

*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*DES*  
*AMIS DE VIENNE*

Société fondée en 1904

N° 72

Fascicule 4 - Quatrième trimestre 1977



LYON  
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES  
42, quai Gailleton  
1977



## SOMMAIRE

---

- *Une châsse de saint Leonian commandée à un orfèvre viennois*, par Gisèle GODEFROY
- *C'était au temps du cinéma muet...*, par Jean BOUVARD
- *Les débuts du cinématographe*
- *Le Rhône va-t-il « sauter » ?*, par Louis BLANC
- *Nécrologie*
- *Nos lecteurs ont la parole*

## BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

### REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

*pour "répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises" (article premier des statuts).*

Pour 1977

Le numéro .....	15,00
Abonnement annuel normal .....	50,00
Abonnement de soutien .....	100,00
Retraités et étudiants .....	30,00

*Avis important* : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

*Correspondance* : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.  
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71 J.



## ***Aux abonnés du Bulletin***

---

Nous rappelons à nos abonnés que toute cotisation pour l'année 1977, non versée avant le 1<sup>er</sup> novembre 1977, sera perçue par recouvrement postal (majorée de frais).

---

### **FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES " AMIS DE VIENNE " POUR L'ANNEE 1977**

---

NOM : ..... Prénoms : .....

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) : .....

.....

.....

#### **TARIF ABONNEMENT :**

<i>Abonnement de soutien</i> .....	100 F
<i>Abonnement normal</i> .....	50 F
<i>Etudiants - Retraités</i> .....	30 F

A retourner accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante : Syndicat d'Initiative - Cours Brillier - 38200 VIENNE

---

**Programme de nos manifestations au verso**

## MANIFESTATIONS PREVUES POUR LE 4<sup>e</sup> TRIMESTRE

(La date précise sera donnée par la presse)

### 24 SEPTEMBRE :

Visite des croix des marinières de Vienne à Andanc, ainsi que du musée de la batellerie à Serrières.

### 8 OCTOBRE :

Visite du chantier de fouilles de Saint-Georges et de Saint-Pierre sous la direction de Jean-François Reynaud, Maître-assistant à la Faculté de Lyon (rassemblement place Saint-Pierre, à 14 h 30).

### NOVEMBRE :

Conférence avec projection de diapositives sur l'œuvre de Joseph Bernard par M. Chautant, directeur général honoraire des P.T.T., diplômé de l'école du Louvre.

### DECEMBRE :

Conférence avec diapositives sur « La Grèce ancienne » par M. Melmoux, Maître-Assistant à la Faculté de Lyon.



*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*DES*  
*AMIS DE VIENNE*

Société fondée en 1904

N° 72

Fascicule 4 - Quatrième trimestre 1977



LYON  
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES  
42, quai Gailleton  
1977







## Une châsse de Saint Léonian commandée à un orfèvre viennois

Amenée par nos recherches sur les orfèvres dauphinois à découvrir l'attachante ville de Vienne et introduite, presque sur-le-champ, parmi les « Amis » de l'ancienne cité, il nous est agréable aujourd'hui d'offrir à ces derniers la primeur de la publication d'un document se rapportant à l'un de « leurs » orfèvres (1).

En ce printemps 1476, arrivant à Vienne où il a passé les derniers jours du mois d'avril, l'infatigable voyageur qu'est l'ancien dauphin de Viennois s'installe à Lyon où il va séjourner jusqu'à la fin du mois de juin.

Connaissant la piété légendaire de ce prince, ainsi que sa fidélité à sa province d'élection, nous ne sommes pas étonnés de le voir alors prendre une décision destinée à lui attirer les faveurs d'un nouveau protecteur céleste : saint Léonian, le fondateur présumé de la plus ancienne église de Vienne, celle de l'abbaye de Saint-Pierre dans laquelle repose le corps du saint évêque.

Par lettre patente, écrite de Lyon, Louis XI fonde, en effet, en mai 1476 : « ...une chapelle en ladite eglise en lonneur dudit monseigneur saint Leonyan et en icelle faire dire celebrer et continuer chacun jour perpetuellement une messe basse a chacune des cinq festes de Nostre Dame... en ladite eglise et chapelle devant la chasse dudit corps de saint Leonyan... ». En conséquence Louis XI fait don aux abbés et au couvent de Saint-Pierre de la dîme des blés et du vin qu'il possédait comme dauphin de Viennois au lieu de Saint-Georges de l'Espéranche (2). Mais là ne s'arrête pas la libéralité du roi.

---

(1) L'auteur de ces lignes serait reconnaissante à toute personne qui pourrait lui fournir renseignements ou documents sur les orfèvres ou sur l'orfèvrerie du Dauphiné de bien vouloir les lui communiquer à l'adresse suivante : Mlle GODEFROY, c/o Mme MAURICE, 17, rue Hébert, 38 Grenoble.

(2) Em. PILOT DE THOREY, *Catal. des actes du dauphin Louis II devenu le roi de France Louis XI*, t. II, p. 245, n° 1663.



Ayant remarqué, sans doute à son passage à Vienne, le mauvais état de la châsse contenant les restes du saint évêque, il ordonne en juin, toujours de Lyon, à son trésorier en Dauphiné, André de Mauregard, de faire payer cent soixante douze écus d'or à Claude Guichardon, « orfèvre demourant à Vienne », chargé de recouvrir d'argent doré la châsse de bois neuf destinée à recevoir les reliques de saint Léonien comme nous l'apprend le texte dont voici la teneur :

« Loys par la grace de dieu roy de france daulphin de viennois conte de valentinois et de dyoie a nostre ami et feal conseiller tresorier receveur general de nos finances en nostre daulphine et contre maistre audry de mauregard salut et dilection. Pour la singuliere et entiere devotion honneur et reconnaissance que nous avons à monsr Saint Leonyan dont le corps gist et reppose en leglise saint pierre hors porte de nostre ville de vienne Nous avons puis nagueres voulu et ordonne la chasse en laquelle est ledit corps saint qui estoit de viel boys pourry estre faicte neufve de neuf boys et icelle faicte estre couverte d'argent lequel argent nous avons fait bailler et delivrer pour ce faire et pour ce que desirons l'ouvrage dessusd, bien finement et en toute diligence estre fait et accompli. Nous voulons et nous mandons expressement enjoignons que des deniers de vostre Reccepte delaide naguere... (3) a nous par les gens des troys estats de nostre daulphine donne et octroye vous paieiez baillez et delivriez a Claude Guichardon orfèvre demourant a vienne La somme de cent soixante et douze escus dor tant pour ses peines salaire et façon de avoir mis et assis led. argent sur lad. chasse de boys comme pour la dorure dicelle. Et par rapportant ces presentes et quittance dud. orfèvre ensemble certification surce dud. marche fait avec lui. Nous voulons lad. somme de CLXXII estre aloue en la despense de vos comptes et rabattue de la recepte dud. aide par nos amez et feaulx gens de nos comptes ausquels nous mandons le faire sans difficultés nonobstant quelconques ordonnances mandements ou despens a ce contraires. Donne a Lyon sur le Rosne le XV me jour de juing Lan de grace mil CCCC soixante et seize et de nostre Regne le quinzieme. Signé : Loys ». (4).

Comment se présentait donc la châsse commandée à Claude Guichardon et qu'est-elle devenue ? C'est un inventaire du trésor de Saint-Pierre rédigé par un notaire de Grenoble en 1653 qui seul, jusqu'ici, nous permet de répondre à cette question (5). Cet inventaire est précédé d'un « memoire des anciens reliquaires qui estoient autrefois dans l'église dudit Saint-Pierre ». On trouve parmi ces reliquaires disparus : « la quaisse de saint Leonien, aussi d'argent avec huict figures (6) d'argent autour ».

---

(3) Un mot manque.

(4) Bibl. nat. Fr. 20421, n° 21.

(5) A. PRUDHOMME. *Inventaires du trésor de Saint-Pierre de Vienne*, in. Bull. Acad. delph. 1884, t. XIX.

(6) Personnages en pied en haut relief.



Tout porte à croire que la châsse de saint Léonien et son contenu disparurent en 1562 au moment des pillages perpétrés par les troupes du baron des Adrets et au cours desquels les reliques qui n'avaient pas été mises à l'abri furent brûlées et profanées tandis que les reliquaires qui les contenaient étaient vendus aux enchères ou fondus pour subvenir aux dépenses de guerre des Huguenots. Si les reliques de saint Léonien avaient échappé à ces dévastations, on les aurait enchâssées dans un nouveau reliquaire, comme cela fut le cas pour quelques autres précieuses reliques ; or, on ne trouve plus mention de châsse de saint Léonien dans les inventaires ultérieurs. Il est à noter à ce propos qu'à la suite des nombreuses dispersions et profanations de reliques opérées par les Huguenots dans la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, la raison d'être de beaucoup d'entre eux se trouva supprimée. C'est ainsi qu'on voit leur nombre diminuer dans les inventaires d'églises à partir du XVII<sup>e</sup> siècle.

Mais revenons à la châsse de 1476. Le texte signé par Louis XI nous apprend qu'elle succédait à une autre châsse de bois plus ancienne et en très mauvais état. Il faut en déduire que, depuis longtemps sans doute, les restes de saint Léonien, mort au VI<sup>e</sup> siècle, avaient quitté leur sépulture primitive : ce sarcophage de marbre blanc, rare témoignage d'art chrétien, que conserve toujours l'église Saint-Pierre, transformée maintenant en musée lapidaire. Au-dessus du sarcophage, on peut voir encore aujourd'hui la console de pierre sculptée aux armes de France et aux armes du Dauphiné, aménagée au XV<sup>e</sup> siècle pour supporter la châsse exécutée par Claude Guichardon, ce qui nous permet d'en reconstituer les dimensions (7). Les conditions se trouvent donc réunies pour nous permettre d'imaginer les messes dites, selon le vœu de Louis XI, sous la châsse d'argent doré et, sans doute, sur le sarcophage transformé en table d'autel, comme se disaient les messes au temps des premiers chrétiens.

Sans précisions sur l'importance du travail demandé, il est difficile de porter un jugement à propos du prix de la châsse de saint Léonien. La façon et la dorure seules furent payées à l'orfèvre 172 écus d'or, ce qui correspond à environ 2 000 francs or (8). Il est possible, selon une habitude courante à l'époque, qu'une partie des écus d'or ait été employée, une fois fondue, à la dorure de la châsse. Le véritable salaire de l'orfèvre et le prix total de revient de la châsse nous restent donc, jusqu'ici, inconnus.

---

(7) Environ 1 m de long.

(8) Calcul basé sur la valeur de l'écu d'or au soleil évalué 11,60 fr en 1890.





FIG. 1. — Support de la châsse de saint Léonien qui se trouve au musée Lapidaire.  
Cliché Bibl. nat.

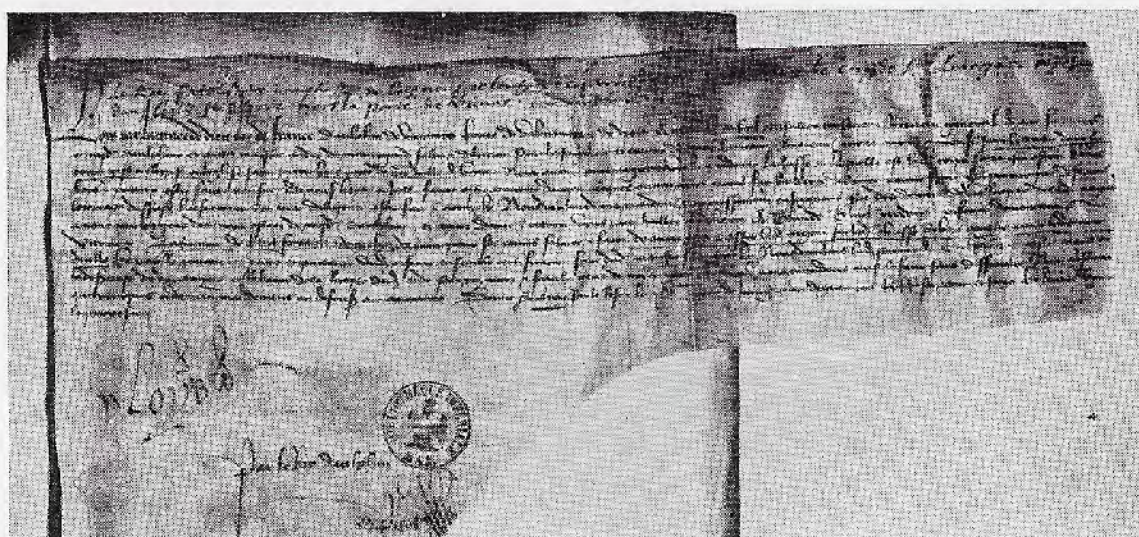


FIG. 2. — Mandement du roi Louis XI à son trésorier en Dauphiné, Audry de Mauregard, aux fins de payer, en 1476, 172 écus d'or à l'orfèvre Claude Guichardon, chargé de recouvrir d'argent doré la châsse de bois neuf destinée à recevoir les reliques de saint Léonien, conservées à l'église Saint-Pierre de Vienne. (Bibl. nat. Fds. fr. 20421, n° 21).



Il nous reste à dire quelques mots de Claude Guichardon. Comme beaucoup d'artisans de son temps, il appartenait à une « dynastie ». Son père, Jean, est signalé dans une révision de feux de Vienne en 1451 et c'est sans doute son petit-fils Nicolas qui, en 1562, pesait l'argenterie des églises de Vienne qui allait être vendue aux enchères au profit des Huguenots (9). Quant à Claude Guichardon lui-même, nous le trouvons consul de Vienne en 1496 (10) et nous savons, grâce aux recherches de M. Charles Jaillet (11), que sa maison faisait l'angle « de la charrière allant de l'église de Notre-Dame-la-Vie à Saint-Maurice du couchant, séparée au nord par une rue du cimetière de ladite église Notre-Dame ».

Vienne « cité sainte », était une ville de procession. Le chanoine Ulysse Chevalier se plaît à nous le rappeler lorsqu'il nous dit : « Pas un jour ne se passait à Vienne sans être marqué par une procession, et maintes fois il y en avait plusieurs » (12). Ornée de ses huit « figures » de saints et rutilante de ses ors, la châsse de saint Léonien a dû bien des fois participer à ces longs et solennels défilés au-dessus desquels, haussés sur leur brancard, châsses, chefs, bras et reliquaires de toutes formes apparaissaient aux yeux de la foule des fidèles assemblés.

On peut encore se représenter la splendeur de ces processions en regardant les gravures reproduisant celles qui se déroulaient non loin de là autour de la célèbre abbaye de Saint-Antoine, dont le pèlerinage attirait, au Moyen-Age, toutes les têtes couronnées de l'Europe.

Gisèle GODEFROY

---

(9) CHARVET, *La sainte Eglise de Vienne*, p. 754.

(10) Arch. Vienne, BB. 11, fol. 52.

(11) JAILLET (Ch.), *Hist. consulaire...*, t. II, table, à Mignot.

(12) CHEVALIER (U.), *Constitution de la ville de Vienne*, p. 203.



## C'était au temps du cinéma muet...

C'était au temps du cinéma muet ! Au temps où le « Cinématographe Pathé » donnait ses premières représentations au Café de la Terrasse, le café chic de la ville, qui tenait salles ouvertes sur l'actuel emplacement de la Banque de France. On y accédait à partir du cours Romestang en gravissant quelques marches. Nos pères y virent les premières bandes filmées depuis « l'Arroseur arrosé » jusqu'aux films de Charlot et autres Max Linder. Puis, la guerre de 1914 arriva et le Cinéma Pathé alla s'installer dans les locaux d'une école désaffectée, sous le nom de « Eden-Cinéma » qui allait devenir en 1951 le « Cinéma Vox ».

Le Café de la Terrasse a disparu depuis bien longtemps et l'on n'y pratiquera jamais plus l'escrime, un sport qui connut à Vienne ses heures de gloire avec la société « Dague et Rapière ». Cela permet de remarquer que depuis le début du présent siècle une soixantaine d'hôtels, de restaurants et de débits divers ont fermé leurs portes. Tout a bien changé ! Démolie la Caserne Rambaud aux alentours de l'année 50 pour faire place aux H.L.M. du Champ-de-Mars. Disparu depuis 1928 le tramway à vapeur de Vienne à Saint-Jean-de-Bournay et à Charavines qui se prenait parfois pour un « rapide » et dont la dernière locomotive alla finir ses jours dans une maison au bas de Pont-Evêque. Il avait son point de départ dans le haut du cours Brillier et, pendant les heures creuses, un petit tram à cheval (un seul wagon) emmenait les voyageurs à Estressin et à Pont-Evêque.

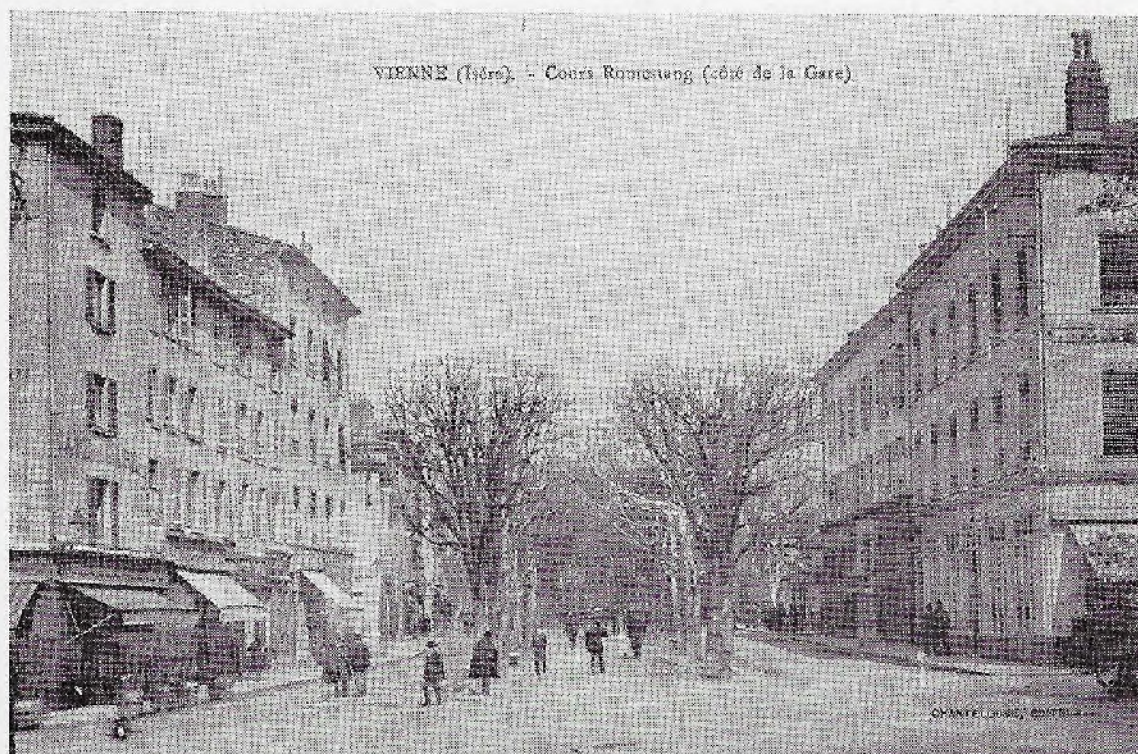
Transformés, les quais virent disparaître leurs platanes peu avant 1935. Trente années plus tard une nouvelle étape de reconstruction les livrait à la Voie Express, avant qu'un affreux autopont ne les enjambe au point précis où l'arrivant du Nord pourrait découvrir une belle perspective sur le paysage viennois. Transféré sur le plateau de la Bâtie en 1938, le vieil hôpital a permis de mettre à jour les vestiges du Temple de Cybèle.

Nos yeux d'enfants n'ont conservé qu'un vague souvenir du « pied humide » au bas du cours Brillier, vers le Jardin de Ville, et du kiosque à journaux de la place de la Gare, tout à côté de l'emplacement où se tenaient les cochers, leurs fiacres, les





Le Cours Brillier



Le Cours Romestang



premiers taxis. Au bas de la voie privée qui accédait et accède toujours à la « Petite Vitesse », le Bar du même nom a disparu. La quincaillerie Perrin depuis bien longtemps a remplacé l'Hôtel de l'Europe. Il n'y a plus de brasserie à l'angle du cours Brillier et de la rue Boson. Au bas du cours Romestang, le magasin « A la Grande Fabrique » s'est pareillement substitué à un café. A croire qu'au début du siècle il y avait un débit de boissons tous les 10 mètres !

Place de la République, il ne reste plus rien de l'Hôtel Planet et du débit de Mmc Bracard. En 1936 deux grands immeubles se sont élevés sur leur emplacement. Qui se souvient encore de cet Hôtel ? Place Mircmont, l'Hôtel du Cygne a fait place à des appartements, la B.N.P. s'élève sur l'emplacement du café Noël et la B.N.C.I. ignore peut-être qu'à sa place le café Gontard fut le lieu de rendez-vous élégant des médecins, avocats et fonctionnaires. Pour sa part, le magasin du « Forum » a absorbé l'ancien café du XX<sup>e</sup> siècle et le café des Négociants, mais le café du Commerce a dit : « S'il n'en reste plus qu'un, je serai celui-là ! ».

Dans le domaine des restaurants ayant pignon sur rue et qui connurent une certaine renommée, il en était un, place de l'Hôtel-de-Ville qui eut son heure de gloire avant le restaurant de la Pyramide, mais ne touchait qu'une clientèle locale et régionale : à sa place les « Magasins aux Dames de France », remplacés maintenant par un super-marché. Autre relais gastronomique rue Vimaine, à l'enseigne « Au Poirier sans pareil », où l'on venait jouer aux boules, déguster un bon saucisson, un savoureux poulet, et la « tomme daubée », ce fromage frais du terroir qui ne s'imite pas !

Les revuistes taquinaient quelque peu Mme Pion, doyenne de l'Hôtellerie et de la restauration locale en remarquant que « tous les soldats du monde avaient couché dans les draps de l'Hôtel de la Poste, en quatre années de guerre : les Français, les Allemands, les Américains, les Anglais et la Military Police. De ces derniers Mme Pion conservait un souvenir mitigé : « Ils mettaient les pieds sur les tables, collaient le chewing-gum sous les meubles, vidaient des bidons d'essence sur les fourneaux qui ne marchaient pas par manque de combustible ! ».

Ce rappel, sans ordre établi, de la « petite histoire » se rattache à la plus grande, à notre histoire locale : 1914... le départ du 99<sup>e</sup> d'Infanterie dans un « train de plaisir », le défilé de 1918 auquel toute une ville participa dans la plus ardente « union sacrée », l'inauguration du Monument aux Morts par le Maréchal Pétain qui allait revenir en 1941 comme chef d'Etat ; la visite, en 1938, du Président Lebrun au son de la nouba du 9<sup>e</sup> Spahis. Puis ce fut la seconde guerre... mais tel n'est pas notre propos.



Un temps fertile en miracles pour les gens de notre temps ! L'automobile, la radio, la télévision, l'aviation supersonique et tant et tant de découvertes nouvelles en tous domaines. Hier on jouait aux cartes, on faisait des repas monstres et on vivait « entre soi ». Aller à Pont-Evêque demandait un après-midi ! Monter à Pipet ou aux Tupinières constituait la promenade du dimanche ! Il fallait une journée pour aller à Lyon : on prenait « le léger » à 7 heures du matin et l'on rentrait par « l'omnibus » de 6 heures du soir après avoir acheté « Le Salut Public » pour lire dans le train ! Aller à Paris : une expédition que l'on n'accomplissait guère qu'une fois dans sa vie !...

...Dans quelques décades ceux qui se pencheront sur l'histoire de notre temps pourront sourire à leur tour : « Dire qu'avec leur télévision les hommes de l'Horizon 80 croyaient tout connaître alors que nous passons nos vacances dans les espaces interplanétaires ! ».

Jean BOUVARD



## Les débuts du cinématographe à Vienne

Vienne voisine de Lyon, où les frères Lumière créèrent le cinéma, eut très rapidement des spectacles cinématographiques. Le cinéma débuta à la fête foraine, et c'est le pétomane Pyrol qui tint le premier stand consacré au cinéma, à la foire du Trône à Paris, en février 1900. Probablement Vienne reçut la visite d'établissements analogues, mais les forains ne passaient généralement pas d'annonce dans la presse. Toutefois, le « Moniteur Viennois » annonce que le 11 février 1906 M. Mulsant du Photo-Club de Paris présentera une série de vues inédites : 110 vues fixes et 600 mètres de vues cinématographiques.

Le « Moniteur Viennois » du 27 mars 1906 annonce pour les samedi et dimanche suivants, au 6 cours Romestang, les débuts de *l'Eden-Royal*, ce merveilleux cinématographe, tandis que le jeudi 29 mars il y aura une matinée enfantine à 15 heures et le soir à 20 h 30 une représentation de gala. Comme quantité de villes où il s'est installé le cinéma a remporté un brillant succès ; à Vienne le prix de la place était alors de 0,60 F, mais les enfants de moins de sept ans ne payaient pas.

Peu après, l'établissement *L'Etoile du Soir*, « le roi des cinématographes » nous dit la presse, débute en avril 1906, avec changement de programme tous les vendredis. Il y aura salle comble pour voir la catastrophe minière de Courrières, le clou du spectacle étant « La Passion du Christ ». Ce n'est probablement pas le premier établissement de ce genre à Vienne, car la publicité annonce qu'il laisse loin derrière lui ses devanciers.

C'est seulement en mars 1907 que la presse locale signale la tournée du *Royal Cinéma* installé à la terrasse du café Joubert accompagné par l'orchestre hongrois qui en outre donne, de 16 h à 19 h, un concert symphonique.

Pour la matinée-concert les consommations sont majorées de 0,05 F et en soirée une taxe de 0,50 F par personne est perçue ; cette tournée semble rester une quinzaine de jours.

Du 2 au 7 juillet 1907 *l'International-Cinémato-Cirque* est installé place de la Caserne et présente chaque jour un programme nouveau, le prix des places varie de 0,60 F à 1,50 F. En août 1907 c'est *l'Eden-Royal* qui s'installe place du Champs de Mars ; son orchestre symphonique interprète de superbes morceaux. Fin août 1907 s'installe, toujours place du Champs de Mars, le plus grand



et le plus perfectionné des cinématographes — *The American Bioscope* — qui présente une variété des meilleures scènes du Bioscope projetée sur son tableau de scène (écran) de 35 mètres carrés ; le prix des places est bien moins cher que dans les autres établissements forains.

En octobre 1907 la première salle de cinéma est ouverte à Vienne, c'est le *Pathé-Monopole* dont les séances ont lieu le samedi, de 17 h à 20 h 30, salle des fêtes, place Miremont. Naturellement il y a un orchestre symphonique, et les programmes qui changent chaque samedi se composent généralement de 18 vues (films) nouvelles dont six inédites. Ainsi, fin novembre, c'est le « Fils du Diable » qui est projeté, d'une durée de 17 minutes sans interruption ; le mardi 24 décembre, en plus du merveilleux programme de 15 vues (films) il y a tombola-réveillon gratuite dont les lots sont des dindes, des volailles, des saucissons, du champagne, etc. ; au prix ordinaire des places, tout billet d'entrée donne droit à la tombola. La saison se termine le 26 janvier 1908.

Mais dès le 15 février 1908 l'*Universal-Cinéma*, place de la Caserne, prend la relève avec un programme d'une heure trente, la salle est chauffée. Le 4 mars, en intermède sur scène, le professeur Richard présente sa meute de 40 chiens savants jouant la pantomime.

Début août 1908, place de la Caserne, l'*International-Cinémato-Cirque*, qui avait l'an dernier « remporté un colossal succès », s'installe pour trois jours (en fait il y restera une quinzaine de jours) et termine le dimanche 23 août par ce qui peut être considéré comme la première projection du cinéma parlant et chantant à Vienne et l'on pourra ainsi assister à l'opéra de Mignon. En fait, ce n'était que quelques extraits enregistrés sur un disque (comme au début du parlant en 1928) plus ou moins bien audibles (car les amplis n'existaient pas), et plus ou moins bien synchronisés, la piste sonore sur film n'étant pas encore réalisée.

Enfin, le 10 octobre 1908, le cinématographe *Monopole* débute à nouveau, salle des fêtes, place Miremont ; naturellement on refuse du monde, car on passe quelques films en couleurs : ainsi le circuit automobile de Dieppe (1908), la mort de Lissac, Ali-Baba, etc. Pour Noël, grande matinée de trois heures avec le concours de l'harmonie de Saint-Martin et projection de deux mille mètres de film ; malgré la salle chauffée, le *Monopole* interrompt ses séances le 17 janvier 1909.

A nouveau l'*International-Cinémato-Cirque* s'installe au Champ de Mars le 29 mai 1909 pour trois jours qui se prolongeront jusqu'au 7 juin, succès oblige !



Dès octobre, le cinéma *Pathé-Monopole* revient pour la troisième fois à la salle des fêtes avec un bagage de nouvelles vues. On projette *Pathé-Journal*, *Mistinguett* dans la danse des Apaches, des films d'art de la société des gens de lettres et même une invention récente de la maison Pathé-frères, *les vues cinématographiques en couleurs naturelles* et non plus coloriées au pochoir, en utilisant la double projection (bichromie) ; on présente des films de plus en plus long : 750 mètres pour « *l'Assommoir* » par exemple.

Pendant la saison des bals, la séance du dimanche soir est supprimée ; au 1<sup>er</sup> mars, la séance du mercredi disparaît et c'est le vendredi qu'on change de programme ; la clôture annuelle semble avoir lieu fin avril et l'été se passe sans projection digne d'un écho dans la presse. Mais un événement important se prépare.

*L'Eden cinématographe Pathé* quitte la salle des fêtes pour s'installer dans son superbe local, à l'angle des rues Victor-Hugo et Tremeau ; cette salle est l'actuelle salle du cinéma Vox, qui a donc soixante-dix ans d'existence. L'inauguration, où l'on refusa du monde, comportait « *Le Berceau vide* » d'Ernest Daudet, « *Une représentation au cinéma* » de Max Lindor, « *Le spectre du passé* » de M. de Morlhau ; hélas ! cette première représentation ne put se terminer par suite d'une panne de gaz. On peut prendre des carnets d'abonnement (20 fauteuils pour 20 francs par an), le prix normal d'une place est de 1,50 F.

Il arrive que certaines séances soient offertes gracieusement, ainsi la séance du 11 janvier 1911 est offerte aux vieillards et aux orphelins de la ville ; pour Mardi-gras il y a une tombola enfantine : chaque enfant, en prenant son billet, recevra un billet de tombola qui consistera en jouets, gâteaux, objets d'utilité, etc., et cela sans augmentation du prix des places. De même, un jeudi, à l'occasion des fêtes de Pâques, il y eut une distribution aux enfants de journaux illustrés et de jouets en papier, mais le jour du Vendredi Saint il y a relâche.

La presse locale précise que *l'Eden* ne présente aucun danger, étant installé d'après les derniers règlements, puisque sa cabine est en matières ininflammables et fonctionne à l'électricité.

La clôture annuelle a lieu en août et septembre, mais pendant cette période, tous les soirs, à la terrasse du café Joubert, il y a une projection de films Pathé.

La saison d'hiver reprend le 29 septembre 1911 avec au programme « *Les deux orphelines* », « *Napoléon* », film de 660 mètres, « *Le courrier de Lyon* » (en deux parties et cinquante minutes de projection). En janvier notons « *Les victimes de*



l'alcool » (deux parties et 800 mètres de film), en février « Notre-Dame de Paris ». A partir de mars le changement de programme se fait le mardi. En avril, un film de 1 500 mètres durant 1 h 30 : « Le roman d'une pauvre fille ».

La clôture annuelle se fera un peu plus tôt, le 11 juillet, et les projections au grand café de la terrasse reprennent dès le 13 juillet au prix unique de 0,50 F, l'entrée donnant droit à une consommation (bière, soda, café, limonade).

*L'Eden* rouvre ses portes le 31 août 1912, le métrage des films augmente : ainsi 920 mètres pour « David Copperfield », 1 100 mètres pour « La femme fatale », grand drame en trois parties, mais qui n'est pas pour les enfants comme c'était le cas pour « La danseuse aux pieds nus ».

En 1913, le 14 mars, on voit apparaître le premier film à épisodes : « Les Misérables » en quatre époques : Jean Valjean, Fantine, Cosette et Cosette et Marius. On termine fin mai après avoir passé fin avril « l'Ambitieux », drame social en trois parties. A dater du 5 juin *L'Eden* commence sa saison d'été, toujours au café de la terrasse, mais avec une installation confortable ; aussi, le prix d'entrée ne donne plus droit à une consommation, on peut cependant consommer à l'intérieur du café pendant les entractes ; il est vrai qu'au programme on a des films de plus en plus longs (800, 900 et 1 200 mètres) et changement du Pathé-journal deux fois par semaine (mardi et vendredi).

A la rentrée de 1913 *L'Eden* n'est plus le seul cinéma puisque le samedi 30 août 1913, le cinéma *Palace Gaumont* inaugure ses projections dans la salle des fêtes superbement restaurée à cette occasion. Le prix des places est de 0,30 F à 1 F en semaine et de 0,50 F à 1,50 F le dimanche ; évidemment, la presse annonce que l'on refuse du monde à l'inauguration de cette deuxième salle ; alors *L'Eden*, pour le concurrencer, dès le 15 octobre, baisse ses prix le dimanche, et projette les fêtes d'aviation de l'inauguration du terrain de Reventin, et en janvier 1914 reprend en une seule séance les 4 500 mètres des « Misérables ».

*Gaumont*, le 8 avril 1914, donne « Quo Vadis » avec l'orchestre d'élite et le chanteur soliste de l'harmonie gauloise de Lyon, une sélection du grand opéra de Noguès et de pièces de maîtres modernes, et le 30 mai, aux actualités, l'inauguration par le Président de la République, de l'Exposition Internationale de Lyon, tandis qu'en juillet *L'Eden* projette le circuit automobile de Lyon, qui a eu lieu le 4 juillet.

Le 2 août 1914, c'est la mobilisation générale ; tous les spectacles s'arrêtent, mais dès le 19 décembre *L'Eden* rouvre ses portes en soirée, à 20 h 30, les mardi, jeudi, samedi et dimanche,



tandis que les matinées ont lieu à 14 h les jeudi, dimanche et fêtes ; les prix des places sont légèrement majorés le dimanche, mais en semaine, comme le dimanche, une partie de la recette est versée aux caisses de secours de la ville, aussi on fait salle comble.

L. B.

N.B. — *L'auteur de ces lignes s'excuse des erreurs qu'il a pu commettre et serait heureux de recevoir des informations complémentaires.*



## Le Rhône va-t-il sauter ?

Si à Marseille une sardine dit-on a bouché l'entrée du port, à Estressin, les anciens pourront vous le confirmer, on arrêta le Rhône avec une planche ; arrêt bien sûr qui n'était pas totalement efficace, car il arrivait que le Rhône saute par dessus la planche.

Voilà la réalité de ce fait surprenant, mais authentique : avant 1914 la plaine d'Estressin était constituée d'exploitations maraîchères qui s'étendaient approximativement au nord du petit chemin (passage du commandant Porret) par où descendait, de Bon-Accueil, en temps de pluie, un ruisseau qui se jetait dans le Rhône.

Autour du café du Balcon (Roux) jusqu'au café Bonin, se trouvait un espace en contrebas, facilement inondable lors des crues du Rhône. Si la crue ne durait pas trop longtemps, les infiltrations n'avaient pas le temps d'inonder ces terrains, mais le chemin du Commandant Porret se trouvant en un point concave de la courbe du Rhône était un passage idéal où il se précipitait en force, inondant ces jardins en contrebas, mais d'où il ne pouvait se retirer que très lentement uniquement par infiltrations.

Il fallait donc empêcher sa venue en barrant ce passage du Commandant Porret ; pour cela, on installait une planche épaisse que l'on calfatait au mieux de sacs, de terre, de chiffons. On surveillait la montée du fleuve en liaison avec les indications de la crue de la Mulatière.

On gagnait la partie si la crue n'était pas trop importante, sinon il fallait enlever (toujours trop hâtivement aux dires de certains) cette précieuse planche, en se garant au milieu de la violente trombe d'eau qui se déchaînait alors.

Ces crues donnaient souvent lieu à des anecdotes amusantes : c'est ainsi que pour Noël 1918, le Rhône qui était dans son lit à 19 h 30 envahissait la rue Francisque-Bonnier dès 13 h 30 ; et vers 4 heures du matin deux courageux sauveteurs des Portes de Lyon, rentrant du Réveillon, virent le clos Pascal inondé ainsi que la roulotte d'un forain, dont la femme était sur le point d'accoucher. Les deux hommes décidèrent aussitôt d'aller à son secours ; hélas ! pas de barque à pied d'œuvre, heureusement ils trouvèrent sur place un pétrin en bois, mais un pétrin n'est pas une barque ; il chavira ainsi que les deux sauveteurs qui, trempés, avec de l'eau à mi-corps, terminèrent très courageusement cette mission de sauvetage.

Louis BLANC



## NÉCROLOGIE

### JOSEPH GARON

Joseph GARON était né à Vienne en 1895.

Il appartenait à une ancienne famille de drapiers de cette ville.

Après de solides études secondaires classiques à l'Institution Robin, il devait entrer à l'Ecole des Hautes Etudes politiques de Paris.

Mais, appelé à seconder les siens dans l'entreprise familiale, il devait interrompre ses études parisiennes et il assuma jusqu'en 1951 une carrière industrielle locale à la Direction de la manufacture de draperie de la place Saint-Sévère.

Sa grande culture intellectuelle et son amour de sa ville natale le poussaient tout naturellement à s'intéresser aux activités historiques et archéologiques.

Dès la fin de la première guerre mondiale, il entra à la « Société des Amis de Vienne » dont il devient rapidement un administrateur et un animateur écouté. Il devait en assurer avec dévouement le secrétariat jusqu'en 1975, se dépensant sans compter pour l'organisation des sorties, des conférences et des réunions.

Ses connaissances lui permirent fréquemment d'être le commentateur éclairé de visites faites à Vienne ou à l'extérieur, qu'il préparait toujours avec un soin minutieux.

Il se livra aussi à de nombreuses études historiques ou archéologiques. L'une d'entre elles faite en collaboration avec un autre « Ami de Vienne », lui aussi disparu, M. Henri FRUTON, sur les vieux quartiers de Vienne, fut en partie publiée dans le bulletin de la Société de 1962 à 1966 sous le titre « *Vienne inconnue* ». Elle constitue un véritable recensement des trésors architecturaux cachés dans nos vieux quartiers, et nous permet de regretter, en ce qui concerne le quartier de la rue Cuvrière aujourd'hui disparu, qu'aucun compte n'ait été tenu de cet important travail de recherches et de classement lors des démolitions.

A la Direction du Syndicat d'Initiative à laquelle il avait été appelé en 1962, il devait apporter jusqu'en 1976 un concours très apprécié pour une meilleure connaissance de la ville et le plus grand dévouement au développement du tourisme local en créant



et formant lui-même la première équipe de guides de la ville, précurseur de l'équipe actuelle.

Sa compétence et son érudition, dépassant le cadre local, devaient lui permettre d'être proposé et agréé comme membre associé de l'Académie Delphinale.

Nous adressons nos condoléances attristées et l'expression de toute notre sympathie à Madame GARON, à son fils Francis, chirurgien-dentiste à Feurs (Loire), et à ses trois filles qui résident aux Etats-Unis.

*Les « Amis de Vienne » remercient vivement Mme GARON du don qu'elle vient d'effectuer en déposant dans leur bibliothèque, un certain nombre de documents, correspondances, études diverses, livres qui appartenaient à son mari. Ce legs vient enrichir le fonds viennois d'une bibliothèque déjà riche.*

### LE DOCTEUR JEAN HASSLER

*« Donec felix eris, multos amicos numerabis », (Tant que tu seras heureux, tu compteras beaucoup d'amis).*

*« Tempora fuerunt nubila, solus eris » (Les temps deviendront nuageux, tu seras seul) amait-il à répéter au cours des deux dernières années de sa vie, alors que, cloué au lit par la maladie, mon père regrettait l'absence de ses chers Amis (de Vienne pour la plupart) ; c'est dire tout le prix qu'il attachait à l'amitié de tous ceux qu'il a connu et qui le lui rendaient bien ; participant aux réunions du Conseil d'Administration de notre Société dont il était un des plus anciens membres, il prenait part aux discussions avec passion, me confiait un de ses amis, qui m'écrivait récemment :*

*« J'allais souvent chercher votre père pour le conduire au Syndicat d'Initiative, siège des « Amis de Vienne », et il prenait toujours part aux discussions avec passion, et ses avis nous ont été précieux (je cite). On sentait chez lui ce besoin de profiter au maximum des quelques années dont il disposait encore pour voyager, croisières au Nord ou au Sud, au bord de la Méditerranée, Athènes, Rome, où il revenait toujours, comme il le disait, retrouver cette culture classique qu'il chérissait par dessus tout »... (fin de citation).*

Installé comme médecin généraliste en notre ville en 1923, il succéda à son beau-père, le docteur Claudius BARBIER, dont la récente caricature dans notre Bulletin des « Amis de Vienne » par Tourrès réjouit le cœur de plus d'un vieux Viennois, sa



barbiche en pointe étant fort réussie. Les attaches profondes qui le liaient aux « Amis de Vienne » prenaient donc leur racine au sein de sa propre famille et dans son affection il mêlait les unes et les autres. Sa carrière médicale durant quarante-cinq années lui permit de connaître et d'apprécier un grand nombre de nos concitoyens ; la qualité de l'éducation qu'il avait reçue, cette culture même, son érudition, sa distinction naturelle mettaient à l'aise chacun de ses patients car il excellait dans l'art de la conversation ; adoptant un langage différent avec chacun de ses interlocuteurs, il savait gagner l'estime et la confiance de chacun par des moyens différents, brillant causeur avec les intellectuels, plus familier avec les petites gens, sachant toujours s'adapter à une nouvelle situation avec brio, faisant preuve ainsi d'intelligence et de jugement : médecin, il l'était donc.

Humaniste, il le fut aussi : lecteur infatigable, il aimait la lecture pour ce qu'elle lui apportait de la connaissance des autres et donc de lui-même ; il y trouvait un réconfort dans ses soucis, même à la phase ultime de sa maladie, n'ayant plus la force de se nourrir, il dévorait Chateaubriand, oubliant ses misères physiques et imitant en cela Montesquieu qui disait : « Il n'y a pas un chagrin dans ma vie qui n'ait été dissipé par un moment de lecture ». Plus grande encore était sa joie, lorsqu'il me demandait de l'accompagner pour assister à une causerie de choix faite par un de ces excellents conférenciers qui font les belles soirées des « Amis de Vienne ». Prenant des notes au cours des unes et des autres, il aurait pu écrire un ouvrage sur la plupart des sujets littéraires ou historiques uniquement avec celles-ci. Sa participation aux sorties annuelles ou aux nombreuses visites de la ville lui permettait de revivre ce passé qu'il affectionnait par dessus tout.

Homme de cœur, il le fut enfin, entourant d'une toute particulière sollicitude sa famille et ses amis et plus particulièrement les plus déshérités d'entre eux : fondateur de la Croisade des Aveugles pour Vienne et la région, il avait eu le courage, à un âge avancé, alors que d'autres se réfugient dans la retraite, de réaliser une association au sein de laquelle pourraient se réunir tous ceux qui ont tant besoin des lumières des autres, lumière physique mais aussi lumière intellectuelle, lumière morale, car si la lampe est allumée, la chaleur du foyer ne réchauffe-t-elle pas le cœur également ? Comment ne pas voler au secours de celui qui ne voit plus, qui ne peut plus admirer un coucher de soleil, le sourire de son ami, quand on a du cœur ? Moi qui ai la chance de pouvoir *voir* encore, je viens à toi car je suis ton *ami* et je t'ouvre mes bras et mon cœur car tu ne seras plus *seul* dans la solitude de ta *nuit profonde*, mais *tu seras mon ami* dans la



Croisade des Aveugles et nous marcherons ensemble la *main* dans la *main* vers la *lumière*...

Qu'il me soit permis, au nom de tous les « Amis de Vienne », de rendre un dernier hommage au dévouement du médecin, à l'érudition de l'humaniste qui fit de lui « un parfait honnête homme » au sens où l'entendait le XVIII<sup>e</sup> siècle, à la générosité de l'homme de cœur pour toute l'activité qu'il a déployée pour faire connaître et apprécier le véritable sens et la signification profonde de la civilisation et de la culture que nous ont laissée nos prédécesseurs ; qu'il soit remercié également pour son dévouement et sa grande générosité au profit des plus malheureux d'entre nous ; que le témoignage d'une si grande affection ouvre davantage droit à notre respect et à notre reconnaissance. Sa vie est un exemple que chacun aimera suivre.

Docteur Yves HASSLER



# Chronique : Nos lecteurs ont la parole...

## QUELQUES OBSERVATIONS A PROPOS DU NUMERO SPECIAL SUR LES MARTYRS DE VIENNE ET DE LYON (177)

PAGE 8 : « *Tutela, divinité protectrice de la cité* ».

PAGE 23 : « *la divinité tutélaire de Vienne qui, sur un médaillon d'applique, porte le nom de Vienna felix* ».

PAGE 24 : « *Fig. I - Statue de Tutela* ».

Ainsi, « l'obstination » dont l'auteur des présentes notes a parlé dans son discours d'usage à l'Académie delphinale le 26 juin 1976 (v. p. 6), continue, et c'est fort regrettable. Il faut que l'erreur cesse et que soit rectifiée l'indication portée sur la pancarte placée au socle de la statue du Musée lapidaire.

Je prie — je supplie même — mes chers confrères, de lire ou de relire ce que j'ai écrit à ce sujet dans les Bulletins n°s 57 et 58, années 1961 et 1962, pp. 36 à 38, 41 à 46, et *Louis XI en Dauphiné... et ailleurs*, II, p. 414.

Cette admirable statue n'a pas eu de chance jusqu'ici : quand elle fut découverte au Palais du Miroir, ayant subi les mutilations que l'on sait, elle fut transportée non loin de là, avec d'autres œuvres d'art antiques, dans les locaux de la famille Michoud, propriétaires de ces lieux (ayant été, avant la Révolution, le couvent des Pères Cordeliers de Sainte-Colombe). A cette époque, les archéologues dirent qu'elle représentait la déesse Vienne (*Dea Vienna*) ou encore « la ville de Vienne personnifiée ». Avec toute la « collection Michoud », elle partit, un jour, peu après la guerre de 1914-18, pour Paris, en 1922. Le bruit courut qu'elle allait être vendue à des Américains. Et c'est alors que Jules Formigé obtint qu'on en fit un moulage et que celui-ci fût envoyé au Musée lapidaire de Vienne. Sur ce moulage (qui ne rendait pas la finesse de l'original), le spécialiste Charles Picard se pencha, et il en résulta une étude dans laquelle il voyait une déesse hybride à laquelle il donna le nom de *Némésis-Tyché*. Bien que de pure imagination de cet archéologue, il fut adopté par les Viennois, y compris par l'auteur de ces lignes. Un membre de l'Institut donne confiance, n'est-ce pas ? Un assez long laps de temps se passa. Un jour, on apprit que la statue n'était pas partie outre Atlantique et qu'elle était à vendre. Elle fut achetée et elle vint enrichir le Musée lapidaire viennois. Jules Formigé et Lucien Hussel furent les artisans principaux de ce retour. Ce fut la première de ces personnalités qui « baptisa » la statue du nom de *Tutela* et le second qui répandit celui-ci dans l'opinion publique viennoise. Comme pour le cas précédent, le fait que Formigé était membre de l'Institut fit que son idée fut adoptée facilement, et, particulièrement, encore cette fois, par celui qui est en train de « taper » ces lignes. Ce fut seulement au moment où, étudiant de façon approfondie la question, qu'il eut la conviction des erreurs de ses confrères parisiens, et qu'il fallait revenir à l'interprétation du début, c'est-à-dire que la statue représente la



ville de Vienne elle-même et non pas sa « tutelle ». *Tutela*, bien sûr, est un mot qui a la magie de l'exotisme, du folklore, de l'insolite, et c'est pour cela qu'il a plu et qu'il plaît, car, si on disait, « en bon français », « tutelle », cela ne dirait rien à personne... mais, encore une fois, la question est tout autre. Pourquoi voudrait-on que la ville de Vienne, majeure, antique comme nulle autre, capitale de province, ait eu une tutelle ? Ce qui le prouve bien c'est qu'elle tient de son bras droit, un gouvernail appuyé sur la calotte des cieux. On sait que si les anciens croyaient que la terre était plane, ils savaient bien, par le mouvement des astres, du soleil, en particulier, que le ciel était rond). La citation faite plus haut de la page 23 du bulletin fait bien apparaître une contradiction. Le médaillon d'applique portant le nom de *Vienna felix* (Vienne l'heureuse) est authentique, et, encore un coup, *Tutela* n'est qu'une vue de l'esprit, constituant un véritable contresens.

Les architectes et les artistes des siècles précédant le nôtre ne s'y sont pas trompés. Ce sont bien les villes qu'ils ont voulu représenter par de gracieuses jeunes femmes vêtues à l'antique, ressemblant comme des filles à la statue de Vienne. Qu'on veuille bien examiner, par exemple, les médailles frappées sous Louis XIV pour célébrer ses conquêtes (je pense à Lille, en particulier). Et les principales villes de France, représentées sur la place de la Concorde de Paris, ou les villes de France ou de l'étranger sur les façades des gares, toutes avec leur nom gravé sur leur socle, et les autres statues placées au sommet des fontaines monumentales de Nîmes, de Périgueux ou d'autres villes, est-ce qu'il viendrait à l'idée de quelqu'un de dire : « Tiens ! que voici une belle tutelle ! ». Et les statues de la République coiffée de son bonnet phrygien et tenant en main une branche d'olivier, dit-on d'elles qu'elles représentent la tutelle de la France ? Soyons sérieux, et finissons-en une bonne fois, en supprimant purement et simplement du vocabulaire viennois ce nom de *Tutela* !

Plusieurs fois, cette « *magnifique statue en marbre, orgueil du Musée lapidaire* », comme il est justement écrit p. 23 du numéro du bulletin en question, a été montée en photographie, et, superbement, dans les numéros 57 et 58, alors que, malheureusement et fâcheusement, la figure I, p. 24, est inversée et comme vue dans un miroir : ici, « *Vienna* » tient la corne d'abondance du bras droit, alors que, en toute réalité, c'est du bras gauche qu'elle la tient, le bras droit tenant, comme il a été dit plus haut (avant la mutilation, bien entendu), un gouvernail de navire. Le fait que la ville est située au bord d'un fleuve et que « les nautes du Rhône » y résidaient renforce singulièrement le symbole.

Je ne puis pas ne pas faire remarquer que le grand archéologue Amable Audin, conservateur du Musée de la Civilisation gallo-romaine de Lyon, m'a écrit qu'il était d'accord avec moi.

PAGE 37 : le chanoine Cavard doutait de l'hypothèse — car il faudrait bien toujours dire qu'il ne s'agit que d'une hypothèse (venue de Paris) — du « *théâtre des mystères de Cybèle* » (voir Ch. J., *Louis XI...*, o.c., I, pp. 8 et 9). Les deux raisons majeures que l'auteur de cette note a retenues : les vestiges viennois ne ressemblent en rien à ceux connus ailleurs au sujet du culte de « la mère des dieux ». Le lieu du culte, destiné aux seuls initiés ou en voie de l'être, ne pouvait être en plein centre de la ville.

PAGE 38 : « *Notre-Dame de Vie* » : ce devrait être « *Notre-Dame-de-la-Vie* ». L'hypothèse avancée est à rejeter carrément, car elle n'est qu'une vue de l'esprit. Seuls, les textes historiques authentiques donnent la bonne étymologie, bien connue.

PAGE 39 : « *Attis, en bonnet phrygien* » : il conviendrait de rapprocher le beau haut-relief du Musée lapidaire le représentant.

PAGE 41 (vers la fin) : « *provoquante* ». Non ! « *provocante* ».



PAGE 15 (*sic*) : la colline de Sainte-Blandine, d'après Cavard, *Les anciens remparts de Vienne* (p. 11), s'appelait QUIRIACUS et non pas QUIRIACUM.

PAGE 17 et note 12 : *H. de Terrebasse*, donc Humbert de T. Non ! Son père, Alfred.

Même page, note 11 : Chorier, *Recherches*, pourquoi t. I, puisque c'est le seul et unique ?

Même page, note 14 : U. Chevalier. Est-ce bien le titre exact ?

PAGE 21 : « *Saint-Ferréol-en-Gal* » : ne serait-ce pas un néologisme ? On disait (v. p. 18) : Saint-Ferréol-d'Outre Rhône.

PAGE 43 : *Firmin Allemand*, portant le titre d'architecte ordinaire des Monuments historiques, fut membre du premier conseil d'administration de la Société, en 1904, et membre associé de l'Académie delphinale.

« *Chapelle de Poisieux* ». Ce nom doit être écrit sans x.

PAGE 48 : « *L'union entre les chanoines de Saint-Pierre et les chanoines de Saint-Chef* » : il conviendrait d'ajouter les chanoines de Saint-André-le-Bas.

Il est curieux de constater que, dans cette étude, fort remarquable, à tous égards, le nom officiel « Saint-Pierre-hors-la-Porte » n'apparaisse pas. Il y avait, à Vienne, deux autres églises sous le vocable de Saint-Pierre.

Même page : *Notre-Dame-de-Vie*. Une faute qu'un Viennois — bien informé, il va sans dire — n'eût pas commise !

PAGE 51, note 30 : comment Nicolas Chorier a-t-il pu signaler « *l'effondrement de 1669* », puisque son livre a été publié en 1658 ?

PAGE 53 : « fig. 2 - *Saint-Georges...* ». Ne serait-ce pas plutôt « Saint-Pierre » ?

PAGE 55, note 37 : Référence incomplète. « *op. cit.* » est-il écrit. Or, n'est-ce pas la première fois qu'il en est question ?

Même page : « *basilique* » est-il bien le nom qui convient pour l'église Saint-Pierre, bien qu'elle ait eu le type basilical à l'origine, ce qui paraît certain ?

PAGES 58 et 60 : sur l'aspect extérieur de l'église à joints saillants, observation très pertinente. On peut remarquer que, actuellement, il se produit des sortes de boursoufflures et des dégradations de l'enduit extérieur qui commencent à nuire à l'ensemble.

PAGE 62 : « Fig. 6 - *Chapiteau en stuc (début du XI<sup>e</sup> siècle)*... » Matériau et date sujets à caution.

PAGE 63 : à bien comprendre ce que dit l'auteur de l'étude à propos des chapiteaux de stuc, il semble que ce dernier mot n'ait pas le sens généralement connu qui signifie un enduit composé de plâtre, de marbre et de craie.

PAGE 64 - *Saint-Georges* : « *a été paroissiale jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle* ». Il faudrait préciser : jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, inclusivement.

PAGE 65 : rattacher « *la maison du gardien* » à l'ancienne église Saint-Georges ne me paraît pas une idée heureuse, parce qu'elle est impossible. Il ne faut pas oublier que Saint-Pierre fut église abbatiale, d'une abbaye entourée de murs. Saint-Georges en était indépendante. « *Annexe funéraire* » est donc une expression impropre appliquée à Saint-Georges.

PAGE 67 : « *l'éventuel narthex (la maison du gardien)* » : est-ce donc à dire que ce qui avait été avancé p. 65 n'était qu'une hypothèse ?



PAGE 68 : « *le chevet plat* » - La grande ouverture à trois baies en lancettes offre le caractère du XIII<sup>e</sup> siècle, qu'on retrouve encore au chevet plat de l'ancienne église abbatiale de Saint-André-le-Haut.

La présence des cercueils et des squelettes s'explique par le fait que Saint-Georges était église paroissiale et qu'on y enterrait les notables.

PAGE 69 : il est inexact de dire que *Saint-Georges* est « *devenue paroissiale à la fin du Moyen Age* ». Elle le fut dans « *tout le Moyen Age* » (du moins en a-t-on la certitude dès que sont apparus les textes historiques authentiques). Ceci justifie encore ce que l'auteur des présentes notes a écrit à propos des pp. 65 et 67.

Il conviendrait de faire des fouilles au nord de l'ancienne église Saint-Georges, sur la place Saint-Pierre, car il paraît possible, sinon certain, que l'église, telle que nous la connaissons par les vestiges qui en demeurent, n'en est qu'une partie. Elle pourrait n'être que la nef latérale méridionale d'une église nettement plus vaste, comportant, notamment — détail d'importance — un clocher. Qu'on veuille bien examiner les dessins n<sup>os</sup> I et II d'Etienne Martellange, publiés dans le *Bulletin de la Société des Amis de Vienne* (tiré à part) en 1971, pour en être convaincu.

Charles JAILLET







## CONSEIL D'ADMINISTRATION DES « AMIS DE VIENNE »

### *Présidents d'Honneur (à vie) :*

M. Charles JAILLET - Ancien Président  
M. Paul MICHALON - Ancien Président

### *Comité de Patronage :*

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,  
Co-Directeur du Centre de Recherches Archéologiques  
M. André PELLETIER - Docteur ès-Lettres - Maître Assistant  
à l'Université de Lyon II - Co-Directeur du Centre de  
Recherches Archéologiques  
M. Serge TOURENC - Directeur adjoint de la Circonscription  
Archéologique  
M. André VIGIER - Président du Syndicat d'Initiative

### BUREAU

#### *Président :*

M. André HULLO - Professeur d'Histoire au Lycée de Vienne.

#### *Vice-Présidents :*

M. Marcel GOURDANT - Commerçant - Vienne.  
Mlle Elisabeth JOSSIER - Professeur Honoraire - Vienne.  
M. François RENAUD - Professeur d'Histoire au Lycée de  
Vienne.  
M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - Vienne.

#### *Secrétaire Général :*

M. Louis BLANC - Saint-Romain-en-Gal.

#### *Trésorier :*

M. Félix JACOB - Vienne.

### MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

M<sup>e</sup> Charles FRECON - Notaire - Vienne.  
M. Jean-François GRENOUILLER - Licencié ès-Lettres - Les Côtes-  
d'Arey.  
M. Jean GUEFFIER - Adjoint au Maire de Vienne - Conseiller  
Municipal.  
M. Jean-François GUILLET - Licencié ès-Sciences - Sainte-Colombe-  
lès-Vienne.  
M. Jean PERRIOLAT - Chimiste - Vienne.  
Mme Maurice SEGUIN - Vienne.  
M. Jean VAGANAY - Industriel - Vienne.

#### *Commissaire Adjoint :*

M. Michel TRANCHAND - Cadre Administratif - Vienne (Commission  
Propagande et Sorties).



